LES ARISTOCRATES ET LES FACTIEUX,

Mis en déroute par le serment du curé de Saint-Eustache.

MOnsieur VERIDIQUE. Eh bien ! ma commere, d'où vous vient cet air sombre ? Vous avez la mine d'un de nos évêques sans évêché.

Madame SCRUPULE. Ne me parlez pas de cela, compère ; vous savez que je suis sensible. Dussé-je passer pour aristocrate, je vous avoue que je plains ces pauvres gens, à qui leur conscience....

M. VER. Leur conscience ! Ah ! je le vois, avec votre air triste, vous plaisantez ; la conscience de nos abbés, de nos évêques, de nos gros bénéficiers ! Où allez-vous nicher la conscience ?

Mad. SCR. Voilà comme on parle aujourd'hui ; on prétend que ces pasteurs n'ont point de religion, de probité. Lisez un peu leurs mandemens, leurs instructions pastorales ; où trouverez vous plus de piété et de religion ?

M. VER. Il est vrai qu'il est plus question là de religion, que dans la conscience de *Nosseigneurs*. Mais après tout, je n'y vois de la religion, que le nom. C'est donc par piété qu'ils veulent soulever les trois quarts du royaume.

Mde. SCR. Mais ils ne croient pas pouvoir prêter le serment.

A

M. Ver. Bon : sous l'ancien régime, ils auroient fait le serment d'aller en enfer pour une troisième ou quatrième abbaye.

Mde. Scr. Mais le pape aujourd'hui s'oppose à ce qu'on exige d'eux.

M. Ver. Pas plus que moi. D'ailleurs, on assure que la France n'a jamais reconnu l'autorité du pape. C'est, dit-on, un certain cardinal qui prouvoit également qu'il y a un Dieu et qu'il n'y en a point, c'est ce cardinal qui a trouvé l'art de mêler le pape de nos affaires.

Mde. Scr. Et si aujourd'hui le clergé croit....

M. Ver. Le clergé croit qu'il faut une contre-révolution, voilà tout.

Mde. Scr. Vous le dites; quelle preuve en avez-vous?

M. Ver. Tenez, ma commere, je vois que vous n'avez pas le fin mot de l'énigme, moi, tel que vous me voyez, je sais tout cela. Mon café est toujours plein ; il vient chez moi des gens de tous les partis ; quand ils ne s'expliquent pas clairement, on le devine.

Mde. Scr. Moi, je sais que si j'avois de l'argent, j'aurois fait des bons marchés, nombre d'abbés sont venus me proposer d'acheter leurs meubles. Ils craignoient la lanterne.

M. Ver. Pas tant que vous croyez. Plusieurs la désirent et n'oublient rien pour *faire lustre*. Ils voudroient un petit brin de la couronne du martyr : c'est un plaisir qu'ils n'auront pas. Mais, pour revenir à ce que je disois, Madame Scru-

pule, je m'en vais vous donner la clé de toutes ces feintes : c'étoit ci-devant une jolie chose que nos évêchés; rien à faire; bon revenus; chaire excellente, voiture bien douce et des laquais même en soutane; des lits bien garnis à la mode des italiens ; vous m'entendez ? des lits à deux. Que tout est changé ! on leur a rogné les aîles.

Mde. Scr. Mais il leur en reste assez pour faire figure.

M. Ver. Assez ! ils n'ont jamais prononcé ce mot là. Or, après avoir employé mille subterfuges pour couvrir leur intérêt du rideau de la religion ; enragés de perdre leurs catins, leurs soubrettes, leur loges, ect. Savez-vous ce qu'ils ont voulu faire ?..... Un schisme.

Mde. Scr. Mais le schisme leur feroit perdre ce qui leur reste.

M. Ver. Ce n'est pas là leur compte, ils savent que nous sommes bons catholiques, et plus qu'eux. Ils ont dit : la plus grande partie de la France va s'armer contre l'autre, surtout contre l'assemblée nationale. Nous profiterons de ce tapage. Une contresrévolution nous remettra à nos places, nous rendra nos richesses, nos honneurs.

Mde. Scr. Que me dites-vous là ?

M. Ver. Ma commere, je vous ai vû quelquelquefois entre les mains *le Postillon par Calais*.

Mde Scr. Cela est vrai.

M. Ver. Vous y avez lu que tout le côté droit prenoit fait et cause pour *Nosseigneurs*.

Mde. Scr. Oui : et cela m'a bien étonné.

M. Ver. En effet ; quel rapport y a-t-il entre ces évêques et ces gentilshommes, qui ont toujours été jaloux les uns des autres? pourquoi Foucaut beugleroit-il en faveur de quelques mîtres ?

Mde. Scr. Je commence à croire que vous avez raison.

M. Ver. Il est plus clair que le jour, que les uns et les autres ne s'entendent que pour une contre-révolution.

Mde. Scr. Oui : mais il me vient une idée ; les curés en général ne sont pas riches ; ils n'ont aucun intérêt à la contre-révolution ; cependant ils refusent de prêter le serment. On peut donc le refuser par conscience.

M. Ver. Sans doute quelques-uns y vont de bonne foi, je ne vous chicanerai pas là-dessus. Mais plusieurs n'ont pas plus d'esprit qu'il ne faut. Plusieurs sont toujours à genoux devant leurs évêques. *Monseigneur* a parlé ; *Monseigneur* est leur maître. Vous savez que Beaumont, notre archevêque, faisoit manger ses curés avec ses laquais ; aussi pourquoi n'étoient-ils pas nobles ?

Mde. Scr. Et vous croyez qu'un évêque va défendre à ses curés de prêter le serment, s'ils en ont envie.

M. Ver. Pourquoi pas. On sait que nos prélats ne cessent depuis long-temps d'allarmer les consciences foibles et timorées. Il y a plus : des

curés du côté droit vouloient aller prêter leur serment à la tribune. Eh bien ! nos évêques, nos nobles ont fait une barrière de leur corps, ils leur ont bouché le passage.

Mde. Scrup. Il falloit crier.

M. Ver. Bah ! ils auroieut crié plus fort qu'eux. On ne s'en est pas tenu là : ils intriguoient ici : ils ont intrigué à Rome, et ce gros ventru de cardinal de Bernis, leur a prêté son galant ministère. Ils ont fait du Pape, comme des curés, ils l'ont empêché de vouloir ce qu'il vouloit.

Mde. Scrup. Tous ces cardinaux sont donc des gens bien dangereux.

M. Ver. Vous avez raison ; le cardinal de Rohan, qui ne fait pas de la constitution *sa reine*, cherche à soulever contre elle les princes de l'Empire ; le cardinal de la Rochefoucault est allé à la tête du clergé pour rendre le roi aristocrate.

Mde. Scrup. Oh ! pour notre roi, j'en réponds ; il est bon patriote. Il a fait son serment, lui ?

M. Ver. Et il ne le démentira pas. Voyez comme il agit avec franchise et loyauté.

Mde. Scrup. Dame ! c'est qu'il est entre bonne mains ; son confesseur, c'est notre curé, qui surement lui fait bien la morale.

M. Ver. Oui, votre curé s'est supérieurement montré.

Mde. Scrup. C'est bien méritoire chez lui. Si vous saviez comme les prélats, les aristocrates l'ont tourmenté, pour l'amener à eux.

Ils l'ont accablé d'instances, de visites, de politesses et de menaces.

M. Ver. Moi, je croyois qu'il ne prêteroit pas le serment. On publioit depuis huit jours qu'il n'en vouloit pas entendre parler.

Mde. Scrup. On débitoit cela aussi dans notre quartier; mais c'est une nouvelle d'aristocrate. Il n'y a qu'une chose qui me fâche. Jaime à voir notre bon curé, et quand je ne le vois pas j'aime qu'on en parle; j'ai acheté exprès plusieurs journaux, non pas des aristocrates, dà, et à peine l'ai-je vu nommé dans un ou deux, parmi les ecclésiastiques patriotes.

M. Ver. J'en sais bien la raison.

Mde. Scrup. Pourquoi donc?

M. Ver. C'est que les démagogues auroient voulu qu'il ne l'eût point prêté.

Mde. Scrup. En voici bien d'une autre. Allons; vous vous mocquez de moi, compère; cette nouvelle là a dû être la plus agréable pour tous les patriotes.

M. Ver. Ecoutez. Les aristocrates vouloient que le brave Poupart ne prêtât pas son serment : ils auroient dit alors : il a reçu des ordres; le roi lui a défendu de prêter le serment; le roi entre dans la révolution, parce qu'on l'y a poussé par force; il sanctionne tout, mais on lui tient la main; il n'est pas libre. Voyez : il n'en veut pas à son confesseur, quoiqu'il désobéisse. Un jour viendra qu'il n'obéira pas non plus.

Mde. Scrup. J'entends tout cela; mais nos bons patriotes?

M. Ver. Je me suis, il est vrai mal expliqué ; je voulois dire, les enragés.

Mde. Scrup. Mais les enragés veulent qu'on obéisse aux décrets.

M. Ver. Ils veulent encore plus qu'il n'y ait point de roi.

Mde. Scrup. Mais nous en voulons, nous : le nôtre nous l'aimons ; c'est comme le bon Henri.

M. Ver. Que M. Poupart n'eût pas prêté le serment, c'eût été une belle occasion de crier contre la royauté. On auroit supposé le confesseur et le pénitent d'intelligence.

Mde. Scrup. Vous aurez beau dire : on peut haïr la royauté, mais il faut aimer Louis XVI.

M. Ver. Cela devroit être ; mais puis-je compter sur votre discrétion.

Mde. Srup. Comment? est-ce que vous ne la connoissez pas. Je ne m'appelle pas Madame Scrupule !

M. Ver. Eh bien ! je vais vous compter un petit fait, une petite anecdote toute gentille. C'étoit le fameux Dimanche, le premier Dimanche du serment. Le tranquille Barnave, le loyal Lameth prenoient leur fine tasse de café ; un vrai patriote, mais qui n'étoit point dans leur confiance, entre tout à-coup, le visage rayonnant ; bonne nouvelle, bonne nouvelle, s'écrie-t-il, le curé de S. Eustache, le confesseur du roi vient de prêter son serment ; victoire aux patriotes. Soudain l'humeur prit à ces Mes-

sieurs, et la tasse et le déjeûner de voler au nez du nouvelliste.

Mde. Scrup. Cela est incroyable.

M. Ver. Je suis leur voisin; j'ai appris cela sur-le-champ. Depuis cette scène, la belle Picot, vous ne savez pas ce qui lui est arrivé ? elle a une attaque de nerfs.

Mde. Scrup. Voilà des gens bien indéfinissables.

M. Ver. Que de gens il y a eu de trompés ce jour là! Le numero de Marat étoit tout prêt : il a fallu perdre ce bel ouvrage. Fréron composoit le sien; toutes les batteries avoient été dressées; les enragés, comme les aristocrates, avoient tout fait pour détourner le curé du serment; des menées sourdes, de petites avanies commandées de loin, sembloient devoir le dégoûter du patriotisme. On y comptoit. On en avoit répandu le bruit pour l'y encourager.

Mde. Scrup. Allons, j'en aimerai davantage, et notre curé, et notre bon roi; ils savent bien tous deux en quoi consiste le bonheur du peuple; ils ont joué leurs ennemis.

M. Ver. Ma commère; il en sera de ces démocrates frénétiques comme de nos aristocrates; leurs projets s'en iront en fumée. Les gens sages en feront des objets de risée; et l'on appliquera à ces deux partis extrêmes cet ancien proverbe : Le trompeur fut trompé.

De l'Imprimerie de la Liberté, rue Persée.